

BIENVENUE  
CHEZ VOUS



# BIENVENUE CHEZ VOUS

---

ALEX SOL



# PLAYLIST

*Intro* - Within Temptation  
*Cat and Mouse* - Jordan Gagne  
*I'm Tired* - Labrinth, Zendaya  
*Be A Hero* - Euphoria, Bolshiee  
*Born To Die* - Euphoria, Bolshiee  
*Come Little Children* - Erutan  
*Hexagone Palindrome* - Brand X Music  
*Compressor Surge* - Ghostwriter  
*Landing In The Dark* - Aaron Martin  
*Kronetics* - Joel Christian Goffin  
*Blood Upon The Snow* - Hozier, Bear McCreary  
*Ligero* - Christian Reindl, Power-Haus  
*Save Me* - Lacuna Coil  
*Hello* - Evanescence  
*My Immortal* - Evanescence  
*I'm So Sick* - Flyleaf  
*Everything Matters* - AURORA, Pomme  
*Geaissvearra* - Natalia Tsupryk  
*Way To Eternity* - Martin Czerny  
*Let It Die* - Foo Fighters

Et surtout, parce que cette chanson m'a suivie durant toute l'écriture de ce roman :

*Lion* - Saint Mesa

© Alex Sol - 2024

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle »

Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence.

Pour un public averti.

Correction : Ingrid Lombart

Couverture : Image par Aimee Marie Lewis - Arcangel - Design par Alex Sol

Maquette et mise en page : Alex Sol

Édité par ©Alex Sol, 31000 Toulouse

ISBN : 979-10-424-3586-8

Dépôt légal : mars 2024

*Pour celles et ceux qui ont déjà ressenti une présence dans leur chambre.*



## PROLOGUE

---

Mardi 29 novembre

**C** *e chantier, il pue !*

Zacharie Boutroux, dit Zach, se répétait cette phrase depuis son arrivée le matin même. Jamais il n'avait vu d'ambiance aussi morose, aucun ouvrier ne souriait ni ne blaguait avec ses collègues. C'était à peine si on lui avait adressé un regard ! Il aurait pu être à poil ou transparent, Zach était persuadé que cela n'aurait pas changé grand-chose. La pause déjeuner avait été réduite à dix minutes, le temps pour tout le monde d'avaler un sandwich et d'aller pisser contre les arbres qui bordaient la maison avant d'y retourner.

Les autres ouvriers travaillaient tête baissée. La remise des clefs avait été repoussée de plusieurs semaines, ce qui n'avait rien d'alarmant ni même d'étonnant.

*Surtout sur un chantier comme celui-ci !*

Engagé en tant qu'intérimaire, Zach avait sauté de joie en recevant un appel de l'agence la veille. Ces incompetents lui avaient enfin trouvé un travail ! Un chantier de maison individuelle, le patron venait de se séparer d'un de ses plaquistes et avait besoin d'un nouveau en urgence. Parfait pour Zach qui végétait sur son canapé, persuadé qu'aucune offre ne se présenterait jamais.

— Tu penses toujours ça, lui avait reproché sa femme, mais on va t'appeler, tu vas voir !

Par deux fois, il avait refusé des offres d'emploi, la crise économique touchait tout le monde, les constructeurs aussi. Les salaires proposés étaient de plus en plus bas. Malgré la situation incertaine, l'intérim lui permettait de gagner plus grâce à la prime de précarité.

Sa spécialité ? Les cloisons. Zach exerçait en tant que plaquiste depuis quinze ans. Ce jour-là, il œuvrait sur la cloison qui allait séparer le garage d'une des chambres. C'était la première fois qu'il travaillait avec une structure en conteneurs recyclés. Oh, bien sûr, il avait souvent entendu parler de ces nouvelles maisons, mais c'était la première fois qu'il mettait les pieds sur un chantier comme celui-ci.

*Et ça pue !*

Pas à cause de la maison en soi, mais bien à cause de l'atmosphère lourde qui régnait sur place.

— Hé, Zach ! le héla Clément, un autre plaquiste en intérim comme lui.

Zach releva la tête, ses lunettes de protection recouvertes de poussière blanche. Son collègue venait de le tirer d'une absence. Depuis combien de temps se tenait-il devant le mur sans bouger, une main en l'air ? Il secoua la tête et baissa son masque.

— Oui ?

— C'est l'heure, t'as besoin d'un taxi ? J'ai vu qu'on t'avait déposé ce matin. Je passe devant la gare du village, si ça t'arrange.

Léa et lui ne possédaient qu'une seule voiture pour deux et sa femme se rendait à une réunion à l'autre bout de la ville ce matin-là. Elle avait accepté de l'emmener alors que le chantier se trouvait en pleine campagne. Le village le plus proche se situait à trois kilomètres.

Zach baissa les yeux sur sa montre après avoir jeté un regard au ciel par la fenêtre. La nuit allait bientôt tomber, mais il n'était pas encore 17 h 30, pourquoi partaient-ils si tôt ? Le contrat précisait « travail de 9 h 00 à 18 h 00 ».

— C'est que... c'est pas encore l'heure pour moi.

Clément s'approcha.

— Même le chef est parti, chuchota-t-il comme s'il lui révélait un secret inavouable. Personne ne reste ici lorsqu'il fait nuit. C'est pour ça qu'on bosse d'arrache-pied la journée.

Zach comprenait enfin la raison de cette ambiance étrange, en tout cas à moitié.

— T'as assez avancé, lui garantit Clément en lui tapotant le bras. On reprendra demain. Allez, viens !

Zach se redressa et observa les autres ouvriers ranger leurs affaires. Plusieurs atteignaient déjà leur voiture, voire démarraient pour rejoindre le chemin qui menait à la route départementale.

— Vraiment ? s'assura-t-il. Déjà ? Je... J'ai vraiment besoin de ce boulot.

Clément lui enjoignit de le suivre d'un geste de bras.

— Faut pas rester là quand la nuit tombe ! T'auras pas de soucis, je te jure !

Zach obtempéra et hocha plusieurs fois la tête.

— OK, OK... Mais c'est quoi le problème avec la nuit ? À 18 heures, il commence à peine à faire noir.

Tandis qu'il se mettait à ranger ses affaires, Clément lui expliqua, les yeux rivés sur le soleil qui descendait sur l'horizon :

— On sait pas trop, pour être honnête avec toi, mais ceux qui ont bossé après le coucher du soleil racontent qu'il y a des bruits étranges dans la maison.

— C'est une maison, rationalisa Zach en ôtant ses gants, il y a toujours des bruits.

Clément se força à rire.

— Ouais, ouais... Ouais, c'est vrai ! Mais plusieurs de ces types sont pas revenus. Du jour au lendemain, ils nous ont plantés sans un mot. C'est d'ailleurs pour ça que t'es là, parce que celui qui a été embauché la semaine dernière s'est pas pointé hier matin.

Zach se figea. Son conseiller à l'agence d'intérim lui avait pourtant assuré que le type en question s'était fait virer. Pourquoi lui aurait-on menti ?

Les deux hommes sortirent de la maison.

— Avec toutes ces conneries, râla Clément, on a un mois de retard ! Pour l'instant ! Je suis sûr qu'on finira pas avant janvier !

— C'est presque terminé, rappela Zach. Dans deux semaines max, c'est plié.

L'autre plaquiste secoua la tête un bref instant et s'éloigna vers sa voiture.

— Pas avec la nuit qui tombe de plus en plus tôt, murmura-t-il.

Zach ne parvenait pas à quitter la maison des yeux. La structure métallique des conteneurs était presque entièrement recouverte d'isolant et de bardages de bois.

*J'imagine que c'est joli, si on aime le style. Mais qu'est-ce qu'ils ont contre le crépi, les gens, aujourd'hui ? Va falloir traiter le bois avec de l'anti-champi tous les dix ans. Le crépi, pas besoin. Le crépi, c'est la vie !*

La baie vitrée de la pièce principale avait été installée. Il ne manquait que la porte coulissante du garage.

Composée de sept grands conteneurs, les cloisons permettaient de moduler les espaces. Au total, l'habitation comprendrait un large séjour, une cuisine ouverte, trois chambres, un bureau et une salle de douche. 145 m<sup>2</sup>, une belle surface pour une petite famille.

Des déchets traînaient tout autour du chantier alors que des sacs à gravats attendaient d'être remplis. Zach n'aimait pas travailler dans un tel bazar !

— Alors ? lança Clément sans se retourner. Je te dépose à la gare ?

— Non, cria Zach pour se faire entendre, ma femme va pas tarder. Je vais en profiter pour ranger un peu dehors. Il n'y a pas de trains qui circulent vers chez moi de toute façon.

Clément hésita, s'apprêta à insister, ou peut-être même à rester avec Zach le temps que Léa arrive, mais finit par s'éloigner.

— Comme tu veux. En revanche, si tu dors mal cette nuit, tu diras pas que je t'avais pas prévenu !

Il ouvrit sa portière, s'engouffra à l'intérieur de sa voiture et démarra.

La voiture disparut dans le petit chemin, et tout à coup, Zach se sentit terriblement à découvert. Il regarda autour de lui à la recherche d'un autre ouvrier qui, comme lui, comptait terminer sa journée, mais ne vit personne. Pas d'animaux en vue non plus, malgré le bois qui bordait la face nord de la maison.

*On n'entend même pas les oiseaux ici !*

Construite à l'écart du village et entourée de végétation, la maison se trouvait à plus de 400 mètres du plus proche voisin. Un pré où paissaient paisiblement des vaches. Le rêve pour toute personne aspirant à vivre au calme et à l'écart du monde.

*Pas un bruit de route, aucune lumière... rien !*

Tout ce que Zach détestait.

Les larges baies vitrées qui prenaient tout un pan de mur de la maison lui donnaient un air moderne. Zach, lui, n'appréciait pas du tout. Il aimait les maisons, classiques, indémodables et à étage pour pouvoir séparer les espaces de journée de ceux de nuit.

Toutefois, si les futurs propriétaires avaient fait ce choix, il le respectait. Zach avait bien conscience que le premier facteur qui poussait des acheteurs à partir sur ce type de maison « en kit » était celui du prix. Venaient ensuite les délais de réalisation, le plus souvent très courts comparés aux maisons traditionnelles.

Mais pas ici.

Non, ici, les travaux avaient du retard. Plus d'un mois.

Alors que Zach se perdait dans ses propres réflexions, un grincement retentit depuis le garage. Un frisson parcourut l'ouvrier et il se demanda un instant s'il n'aurait pas dû suivre Clément, quitte à devoir attendre à la gare. Au moins, il y aurait été au chaud.

Il se reprit, se traita mentalement de poule mouillée influençable et envoya un texto à sa femme.

Ai fini plus tôt, tu peux venir me chercher ?

Coincée dans les bouchons, dans une heure c'est OK ?

Parfait.

Il ponctua son message de smileys sexuellement explicites dans le but de faire rougir Léa.

Il rangea ensuite son téléphone et contempla le bazar que les autres avaient laissé derrière eux dans le jardin. Il enfila ses gants de chantier et se rapprocha des larges sacs à gravats. Il se pencha et saisit les premiers morceaux à ses pieds avant de les lancer dans un sac.

L'obscurité s'intensifia sans qu'il y prenne garde, trop habitué à travailler dans des conditions similaires. La maison grinça à plusieurs reprises, mais au bout de la troisième fois, il n'y prêta plus attention.

Lorsqu'il s'arrêta enfin, il réalisa qu'il n'y voyait plus depuis un petit moment.

Il avait eu une nouvelle absence.

Que lui arrivait-il ? Étaient-ce les deux semaines passées à se morfondre sur lui-même sur le canapé qui lui avaient ôté toute endurance ? Était-il donc désormais incapable de se concentrer plus de dix minutes ?

Agacé, et aussi un peu inquiet — ce qu'il avait du mal à avouer, y compris à lui-même —, Zach saisit son téléphone. Sa femme devrait bientôt arriver. Il tenta de l'appeler, mais trois bips rapprochés lui indiquèrent qu'il ne captait plus.

Il râla, activa la lampe torche de son téléphone et s'éloigna de la maison en direction du chemin.

La tête baissée sur l'écran lumineux, il fixait le coin droit où s'affichaient d'ordinaire les barres de réseau.

— Non, mais sérieux, avant j'avais quatre barres ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

*La nuit*, lui susurra une petite voix à l'intérieur de lui. *La nuit et l'obscurité sont arrivées.*

Un nouveau grincement interrompit le silence, plus long, plus grave, comme si la maison tentait de parler. Une mise en garde, ou bien peut-être une menace.

Zach s'arrêta, pétrifié. L'impression qui l'avait étreint lorsque Clément était parti revint avec force. Il se sentait comme un enfant qui regardait sous son lit après que ses parents avaient éteint les lumières, effrayé par le croque-mitaine.

L'humidité dans l'air s'intensifia, elle le transperçait et lui glaçait les os.

Zach se retourna, dirigea le faisceau de lumière vers la maison et le laissa glisser vers le garage ouvert.

Une ombre à l'allure humaine se détacha avant de s'éclipser dans la seconde.

Zach ferma les yeux et les rouvrit.

Il avait rêvé. Voilà tout. Ou bien s'agissait-il de sa propre ombre.

*Comment, gros malin ? Tu es derrière la lampe, pas devant !*

*Oh, allez, Zacharie ! Tu vas pas laisser l'autre idiot t'influencer ! Tu es fatigué, ça fait un moment que tu n'as pas autant bossé, c'est tout.*

Zach braqua la lumière sur les sacs à gravats puis sur l'orée du bois.

— Il n'y a rien, se murmura-t-il pour se rassurer, tu es juste un peu trop sensible à ce que les autres racontent. Il ne se passe rien ici la nuit. Léa va finir par arriver, tu vas rejoindre la départementale et l'attendre là.

Malgré ses tentatives pour se rassurer, une peur primitive prenait possession de lui et cette peur n'avait qu'une réponse : la fuite.

Il devait foutre le camp de là le plus rapidement possible ! Il s'insulterait en se traitant de sale trouillard une fois au chaud dans la voiture de sa femme ! Et bien sûr, il ne raconterait rien de tout cela à Clément le lendemain !

Zach fit demi-tour et se dirigea vers le chemin de terre qui menait à la grande route. Ses pieds avancèrent de plus en plus vite, et bientôt il se mit à courir.

L'air glacial s'infiltra dans ses poumons, et ses cuisses douloureuses lui rappelèrent qu'il n'avait pas fait assez d'exercice les semaines précédentes.

Il arriva à l'orée du bois, chercha le chemin, mais ne le trouva pas. Il tourna sur lui-même, désorienté, alors qu'au-dessus des arbres trois chauves-souris contournaient la maison.

*Elles ont peur, réalisa-t-il, elles ont peur de voler au-dessus !*

Zach serra ses bras contre lui, puis fouilla dans ses poches à la recherche de son téléphone. Elles étaient vides.

— Mais...

Non ! Non ! Il tenait son téléphone quelques minutes auparavant, il s'en était servi pour éclairer la maison. Où l'avait-il mis ?

Zach se retourna, effrayé de croiser une paire d'yeux rouges dans le noir.

Toutefois, devant lui, pas d'yeux démoniaques. Pas de créatures.

Rien.

Seulement l'obscurité.

Une faible lueur sur l'herbe lui indiqua la position de son téléphone. Devant l'entrée de la maison.

Que devait-il faire ? Aller le chercher ? L'abandonner là avec tous les dangers que la nature pouvait réserver à un appareil électronique ?

Quand l'avait-il lâché ? Il n'en avait aucun souvenir !

Zach s'apprêtait à se forcer à revenir sur ses pas quand une ombre apparut dans la lueur de la lampe torche. Petite, elle grandit jusqu'à sortir complètement du faible faisceau blanchâtre, plus sombre que la nuit elle-même. Une bouche béante sans visage qui s'entrouvrait à l'image d'un trou noir.

Zach cligna des yeux et la bouche disparut.

— Faut que je me tire d'ici !

Il recula d'un pas, puis d'un deuxième et d'un troisième. Il ne pouvait pas y retourner.

Le plaquiste chercha le chemin des yeux, paniqué, mais ne le trouva pas.

*Il devrait être là ! Je me suis dirigé vers lui !*

Son estomac gronda, et soudain la peur de mourir dans la forêt, seul et sans vivres, le domina.

Il oublia le chemin et la grande route. Il oublia Léa qui devait le chercher. Il oublia Clément et ses mises en garde. Rien n'était plus important que cette peur qui lui murmurait qu'il allait mourir de faim s'il ne trouvait pas la sortie.

Zacharie recula entre les arbres, tremblant. Les branches nues l'accueillirent en leur sein et l'ouvrier de chantier se jura de survivre coûte que coûte.

# PARTIE I

---



Mercredi 15 février  
20 h 16

**E**lle n'y voyait rien.  
Absolument rien.  
Plus aucune lumière ne fonctionnait.

La fillette n'avait jamais eu aussi peur de sa vie. Enfermée dans sa chambre, elle n'entrevoyait aucune solution. Comment allait-elle faire pour sauver sa famille ? Elle n'avait que dix ans !

Elle n'était pas forte et grande comme son père, ni débrouillarde et courageuse comme sa mère. Elle ne pouvait pas creuser un tunnel pour s'échapper de la maison afin de rejoindre la route. Même si ses cris traversaient les murs, la maison était bien trop isolée pour que quiconque puisse l'entendre.

Un coup à la porte la fit sursauter. Elle fit deux pas en arrière et trébucha sur quelque chose. Elle tomba sur les fesses et recula jusqu'à se réfugier sous son bureau à l'aveugle, les mains sur les oreilles.

On cognait de plus en plus fort.

Elle devait trouver un moyen de sortir d'ici. Elle n'avait pas le choix. Mais comment ?

Ses larmes inondaient ses joues.

Ses parents avaient promis que cette maison serait un nouveau commencement. Une nouvelle vie.

Ils s'étaient trompés. Cette maison n'était pas un commencement, elle était une fin.

Un mois et demi plus tôt  
Samedi 7 janvier

Un carton.  
Puis un autre.  
Et encore un autre.

Mathilde observait les déménageurs transporter leurs dernières possessions du camion à la maison.

Si les travaux n'avaient pas eu autant de retard, ils auraient pu emménager avant l'hiver. Pas un rayon de soleil n'avait transpercé les épais nuages gris de la région depuis plusieurs jours. Le terrain, qui lui avait paru si vivant et lumineux lorsqu'ils l'avaient visité la première fois, lui semblait à présent lugubre et dangereux.

L'espace d'un instant, un regret s'empara d'elle. Peut-être auraient-ils mieux fait de continuer à louer leur appartement. Certes, ils y étaient à l'étroit et les enfants devaient partager une chambre, mais ils y avaient été si heureux !

Et si tout changeait à présent ?

Elle balaya cette pensée aussi vite qu'elle s'était présentée à elle.

*Le changement déroute, c'est normal ! Il va nous falloir un peu de temps*

*pour nous habituer. Je ne peux pas regretter maintenant après tout ce qu'on a investi dans la maison !*

Une pluie fine tombait sur toute la campagne et la mère de famille eut soudain l'impression de vivre en Bretagne. Son mari, Simon, arriva derrière elle, leur fils de six ans, Nathan, sur les épaules.

Mathilde leur sourit. Leur fils avait hérité des traits vietnamiens de son père, de ses cheveux sombres et épais, de ses yeux noirs ainsi que de son sourire doux et généreux.

— Où est Tiphaine ? s'inquiéta-t-elle.

— Dans sa chambre, indiqua Simon en levant son menton vers la maison, elle a décidé de commencer à ranger maintenant. Il va bientôt être midi, les déménageurs ont presque terminé, on pourrait faire une pause et aller manger au village ?

Mathilde acquiesça. Cela lui paraissait une superbe idée, ainsi les enfants pourraient passer devant l'école primaire qu'ils rejoindraient le lundi suivant.

— Tu vas chercher Tiphaine et je me charge des déménageurs ? proposat-elle.

Simon secoua la tête.

— Toi, va la chercher. Je suis sûr qu'elle a hâte de te montrer ce qu'elle a mis en place dans sa chambre !

Si Mathilde aimait de tout cœur son mari, leurs douze ans de relation lui avaient appris que Simon détestait le conflit et n'osait jamais reprocher quoi que ce soit à personne. Si les déménageurs oubliaient un carton dans leur camion ou avaient abîmé un meuble, il ne leur ferait aucune remarque. Mathilde, elle, ne s'embarrassait pas de tact superflu. Si elle constatait une éraflure sur un meuble, elle la prendrait en photo et l'enverrait au patron de l'entreprise de déménagement. Elle avait d'ailleurs photographié toutes leurs possessions de valeur avant l'arrivée des déménageurs. Pour comparaison.

— Tout s'est bien passé, la rassura Simon en posant une main sur l'épaule de sa femme, tu as déjà tout contrôlé. Il n'y a qu'à vérifier avec eux que tout est bon de leur côté et ils pourront partir. Ils ont bien travaillé.

Mathilde ne répliqua rien. Elle ne souhaitait pas déclencher de dispute en ce jour d'emménagement. Elles viendraient bien assez tôt, elle le savait. Elle reprocherait à Simon de laisser traîner le déballage des cartons tandis que lui

lui reprocherait d'être trop pressée. Il lui ferait probablement couler un bain, dans lequel elle se plongerait à contrecœur, mais dont elle sortirait détendue.

— T'es prêt, bonhomme ? demanda Simon à Nathan sur ses épaules.

— Oui !

Simon saisit les jambes de son fils pour le maintenir contre lui et s'élança en direction du camion de déménagement en imitant le trot d'un cheval. Nathan éclata de rire et Mathilde sentit une boule d'amour exploser dans sa poitrine alors que le froid de janvier la transperçait. Elle les contempla quelques instants puis se dirigea vers la maison d'un pas rapide en espérant échapper au froid.

Leur maison.

Depuis combien d'années en rêvaient-ils ?

Les parents de Mathilde avaient tenté de la mettre en garde contre la construction d'une telle demeure, mais elle les avait ignorés. Il s'agissait de la spécialité de son père : critiquer les choix de sa fille aînée. « Tu as eu un enfant trop jeune, tu vas rater ta vie ! », « Tu ne devrais pas t'installer avec lui », « Un mariage ? Si tôt ? Et tes études alors ? », « Encore un bébé ? »...

Cette fois, son père lui avait jeté au visage qu'elle et son mari allaient se faire arnaquer, qu'il avait effectué de longues recherches et qu'une maison construite à partir de conteneurs recyclés n'était a-bso-lu-ment pas écologique, que l'isolation serait terrible s'ils ne faisaient pas appel aux bons professionnels et que ces derniers facturaient bien plus que ce que le couple était en mesure de payer.

Cela avait été la fois de trop, Mathilde avait claqué la porte de la grande demeure familiale et n'y avait pas remis les pieds. En rentrant chez elle, même la bonne humeur et le soutien indéfectible de Simon n'avaient pas été suffisants pour la calmer.

Par la suite, le repas de Noël avait été évité grâce à la menace Covid. Simon emmenait leurs enfants rendre visite à leurs grands-parents une fois par mois, mais Mathilde ne pouvait se persuader de retourner les voir. Pas encore. Elle avait donc invoqué les préparatifs du déménagement comme excuse pour rester à la maison.

La mère de famille de vingt-neuf ans poussa la porte de la maison et laissa le vent glacé s'infiltrer entre les murs. Elle arriva dans la partie qui servirait de salon. Sur la droite, une ouverture donnait sur la grande cuisine

où une table serait installée afin qu'ils puissent se restaurer ensemble. Simon avait toujours aimé manger dans la cuisine.

Elle avança à travers les cartons et les meubles recouverts d'épaisses couvertures en laine destinées à les protéger durant le déménagement et continua dans le couloir qui menait aux chambres, à la salle de bain ainsi qu'au bureau de Simon. Son système de stickers de couleurs sur les cartons avait fonctionné. Les déménageurs avaient compris le code simple et avaient apporté les bons cartons dans les bonnes pièces.

Leur chambre donnait sur la forêt. Mathilde n'aurait pas pu rêver de plus belle vue. Elle approcha de la fenêtre et aperçut le camion des déménageurs s'éloigner.

— Tiphaine ? appela-t-elle. Chérie ? On va aller manger au village !

Pas de réponse. Mathilde n'était pas surprise. Sa fille lui ressemblait. Lorsqu'elle avait l'esprit fixé sur quelque chose, rien ne pouvait la déconcentrer.

Mathilde réajusta son écharpe autour de son cou. La température était bien plus basse ici.

— Tiphaine ?

— Ouais ?

Mathilde se retint de rire et garda un visage sérieux. Tiphaine allait bientôt avoir onze ans et commençait à parler comme une ado.

La jeune fille se trouvait dans sa chambre et avait rangé ses cartons par thème et par taille. Mathilde sourit en se reconnaissant dans sa fille.

— Je vois que tu as bien avancé, remarqua-t-elle en prenant appui sur le cadre de la porte. Tu n'as pas froid ?

Tiphaine se tourna vers elle. Ses cheveux noirs flottèrent dans les airs avant de retomber le long de son dos. Elle ressemblait à son père dont elle avait pris les yeux, le teint et les cheveux, mais avait le menton et les lèvres de sa mère. Sans parler de son opiniâtreté.

— Si, mais papa a dit que c'était normal qu'il fasse froid parce qu'il n'a pas allumé le chauffage.

Mathilde acquiesça et sa fille plissa les yeux.

— Mais il dit ça parce que c'est toi qui vas le faire, pas vrai ? Il ne sait pas comment ça marche.

Un éclat de rire se coinça dans la gorge de Mathilde.

— Tiphaine ! Tu ne dois pas parler comme ça de ton père !

— C'est bon, m'man, on sait tous que c'est toi qui ré pares tout à la maison !

Mathilde attrapa une peluche par la patte arrière pour la poser sur un carton et saisit sa fille sous les aisselles pour la mettre debout. Tiphaine se dégagea et sa mère réalisa tout à coup que, oui, sa fille était à présent presque une adolescente.

— Ton père n'a pas allumé le chauffage à cause des allées et venues des déménageurs. Ça n'aurait pas été très utile.

— Hmm...

— Tu veux me montrer ce que tu as fait ?

Tiphaine sourit.

---

La crêperie du village n'avait rien à envier à celles des grandes villes. Son ambiance chaleureuse frappa la petite famille lorsqu'ils pénétrèrent à l'intérieur. Des discussions s'élevaient des longues tables rectangulaires centrales ainsi que des plus petites sur les côtés de la pièce. La cuisine ouverte donnait l'occasion aux clients de contempler le cuisinot préparer leurs plats.

— Avec toute la buée sur les vitres, on aurait dû deviner que c'était complet, chuchota Simon à l'oreille de sa femme.

— Non, il y a une table libre là-bas, pointa-t-elle.

Simon suivit son regard et aperçut la petite table.

— Mais on est quatre, chérie. C'est une table pour deux.

Mathilde haussa les épaules.

— Si les gens de la table d'à côté se déplacent sur la banquette, on pourra récupérer un angle de grande table.

Le père de famille s'apprêtait à répliquer qu'il ne pensait pas opportun de déranger les serveurs et les clients de l'établissement lors de leur jour d'arrivée quand Nathan s'élança vers la table, rapidement imité par sa sœur.

Mathilde leva la tête vers lui et lui fit un clin d'œil.

— Je me charge de parler à la serveuse.

Simon regarda son épouse s'éloigner en direction d'une femme souriante vêtue d'un tablier et abdiqua. Au moins, ils n'auraient pas à chercher un autre restaurant.

Il faisait vraiment bon ici.

---

La propriétaire de la crêperie, Tatiana, déposa leurs assiettes sur la nappe à carreaux. Mathilde ne lui donnait pas quarante ans, seuls quelques cheveux blancs traversaient sa longue natte brune.

— Et la crêpe enfant, jambon-champignons, j’imagine que c’est pour le charmant jeune homme ?

Nathan rougit et colla sa tête contre le bras de son père.

— J’ai dit quelque chose qu’il ne fallait pas ? s’inquiéta Tatiana.

— Non, la rassura Mathilde, il est juste facilement impressionné. Tout va bien. C’est un introverti.

Mathilde tendit une main vers son fils et lui caressa le dos pour l’apaiser. Nathan dégagea ses yeux pour observer la serveuse, puis se cacha de nouveau derrière le bras de son père.

Tatiana posa une carafe d’eau sur la table, un sourire aux lèvres.

— Pardonnez ma curiosité, mais c’est bien vous la nouvelle famille qui vient d’emménager derrière le bois ?

— Oui, confirma Simon, c’est nous. Vous êtes perspicace.

— Les nouvelles vont vite par ici, expliqua Tatiana en prenant appui sur le dossier de la chaise de Tiphaine. Vous êtes bien installés ?

Mathilde acquiesça, mais Simon comprit à son regard qu’elle n’appréciait pas la grande familiarité de la serveuse.

— Bien, bien, c’est très bien, continua Tatiana. On a eu un peu peur au début, vous savez ?

— Ah bon ? s’étonna Simon.

— Oui, chuchota-t-elle en se penchant au-dessus de la table. Quand on a vu ces grandes constructions arriver, ces conteneurs... Ils étaient... Eh bien... Soyons honnêtes, on ne comprenait pas qu’on puisse vouloir d’une maison faite en ça ! On trouvait ça particulièrement laid. Mais vraiment, on a été surpris ! On est allés voir le résultat, et c’est à s’y méprendre ! Sous les planches de bois, on ne voit rien du tout. J’ai trouvé ça très joli ! Ça nous apprendra à parler sans savoir !

Tatiana s’éloigna enfin et Simon se tourna vers sa femme.

— Quel accueil, rit-il tout bas.

— Tout le monde nous regarde, lui fit-elle remarquer.

Simon s'apprêtait à lui dire qu'elle se faisait des idées quand il releva que les éclats de voix dans le petit restaurant avaient diminué. Les autres clients leur jetaient des regards curieux. Lorsqu'il leva la tête, tous firent semblant d'être happés par leurs conversations ou leurs plats.

Des bribes de murmures leur parvinrent :

« C'est bien eux qui ont fait construire la maison étrange près du bois ? C'est sûr que c'est eux... Ils ont l'air nouveaux... Et lui, c'est sûr qu'il est pas d'ici ! »

Mathilde serra les mâchoires et fixa sa concentration sur son assiette.

Les regards ne dérangaient pas Simon, ou en tout cas, ils ne le dérangaient plus. Il s'y était fait. Il les attirait depuis toujours en tant qu'enfant d'immigrés. Ce qui l'incommodait le plus était le fait que les habitants du village soient entrés sur leur propriété pour observer leur maison. Cette idée lui donnait des frissons.

— C'est normal, murmura-t-il à Mathilde dont les joues commençaient à rougir d'agacement, c'est un petit village. Ils veulent sûrement nous rencontrer. On ira se présenter aux voisins tout à l'heure, d'accord les enfants ?

Tiphaine pencha la tête vers son assiette alors que Nathan se battait avec sa crêpe.

Simon se reprit.

— Ou demain, ça fait déjà pas mal d'émotions pour la journée.

Mathilde se détendit.

Simon aidait les enfants à préparer leur lit tandis que Mathilde tentait de réorganiser les cartons qu'ils n'avaient pas déballés dans le salon. Ses pensées dérivèrent sans cesse vers ses parents et leur dernière dispute.

« C'est n'importe quoi ! Une maison comme ça, ça ne tiendra jamais ! Tu verras ! L'isolation est terrible ! Tu sais que j'ai regardé ! Et comment tu comptes étudier avec un emprunt à rembourser sur le dos ? Tu crois peut-être qu'un boulot de femme de ménage à l'école suffira ? Il n'y a pas intérêt à ce que ton fainéant de mari manque ses primes ! Je m'inquiète pour toi, ma chérie, c'est pour ça que je dis tout ça. Si seulement tu voulais bien revenir à la maison avec les petits... »

Mathilde repoussa la voix de son père et continua son rangement. Depuis qu'elle était tombée enceinte de Tiphaine et qu'elle avait décidé de garder le bébé, ses parents profitaient de chaque occasion pour descendre ses projets et rejeter la faute sur Simon.

Élevée par deux professeurs d'université, Mathilde avait grandi dans une maison où rigueur et études étaient les maîtres mots. Première de sa classe de l'école primaire au lycée, elle avait fait passer ses études, ses notes et l'appréciation de ses professeurs avant toute chose. Jusqu'à sa rencontre avec le nouveau du lycée en première, celui dont on racontait qu'il serait le premier à pouvoir la destituer de sa place d'honneur. :

Simon Hoang, le matheux aux origines vietnamiennes. Après des mois de rivalité, une rencontre fortuite à la bibliothèque et un effleurement de mains accidentel, les deux adolescents ne s'étaient plus quittés. La qualité de leur travail ne s'en était pas ressentie, jusqu'à ce que des nausées paralysent Mathilde, quelques jours seulement après les épreuves du bac. Décidée à cacher sa grossesse le temps de prendre une décision, elle garda pour elle le résultat du test pendant près de trois semaines. Personne, y compris Simon, n'avait été mis au courant. Puis enfin, lorsqu'elle fut certaine de son choix, elle l'annonça à son petit ami qui fit une syncope. Mathilde le réveilla à coups de gifles et lui imposa un choix : elle et le bébé, ou rien du tout. Elle saurait très bien se passer de lui s'il le fallait. Deux jours plus tard, il lui promettait son soutien indéfectible. Les parents de la jeune femme, eux, ne réagirent pas comme elle l'avait espéré. Le patriarche décréta que si sa fille gardait cet enfant parce qu'elle s'était entichée du fils des buralistes, elle n'aurait le droit à aucune aide de sa part. Sa mère n'osa pas contredire son mari. C'est ainsi que Mathilde emménagea chez ses beaux-parents. Sa grossesse la cloua au lit jusqu'au terme. Elle manqua les deux premiers trimestres de fac de médecine, tandis que Simon, lui, validait ses partiels d'école de commerce haut la main. Puis enfin, Tiphaine vint au monde.

Mathilde déballa le papier bulle qui enveloppait les cadres photo. Au-dessus d'elle, l'ampoule du plafonnier grésilla. Elle leva la tête, mais déjà tout était revenu à la normale.

Dehors, la nuit était tombée depuis un peu moins d'une heure, mais Mathilde savait déjà qu'ils iraient tous se coucher tôt ce soir-là. Les émotions de la journée et la fatigue du rangement les avaient épuisés.

Elle frissonna, se rapprocha du chauffage et tendit sa main. Il fonctionnait parfaitement, une douce chaleur s'en dégageait.

Une lueur dans la campagne plongée dans l'obscurité attira son regard. Elle se dirigea vers la fenêtre et entrevit une silhouette tenant une lampe torche à environ deux cents mètres de la maison sur leur terrain. Un chien avançait à ses côtés.

— Qu'est-ce que tu fixes comme ça ?

Mathilde sursauta en poussant un cri et se retourna vers son mari.

— Je ne voulais pas te faire peur, désolé, s’excusa Simon, un sourire aux lèvres.

Mathilde regarda de nouveau par la fenêtre. La silhouette avait disparu.

— Il y avait quelqu’un dehors, signala-t-elle.

Simon fronça les sourcils et se rapprocha. Il plissa les yeux et avança jusqu’à presque coller son front contre la vitre.

— Je ne vois rien.

— Il est parti, expliqua Mathilde, il a dû me voir.

— Un voisin, peut-être ? proposa Simon en prenant sa femme dans ses bras. Tu as entendu la serveuse, les gens sont curieux ici.

Mathilde accueillit l’étreinte avec soulagement et respira à pleins poumons l’odeur du cou de Simon. Douze ans plus tard, rien n’avait changé, elle en était toujours accroc.

L’ampoule grésilla, un clic retentit et une partie du salon fut plongé dans le noir.

Le couple se désenlaça.

— Hmm, fit Simon, ça me semblait un peu trop beau que le constructeur ne nous ait pas facturé les ampoules. J’irai en acheter demain au magasin de bricolage.

---

Sa lampe champignon avait été installée sur un carton qui lui servirait de lampe de chevet pour les jours à venir, ses draps préférés sentaient le propre, elle avait chaussé ses chaussons-chaussettes et avait même préparé sa lecture du soir.

Tiphaine contemplait sa chambre, des étoiles plein les yeux. Il lui semblait que quelque chose manquait, elle aurait préféré veiller toute la nuit pour terminer son rangement, mais ses parents insistaient pour qu’elle se repose.

Mais comment se reposer alors qu’ils commençaient une nouvelle vie ?

Pour la première fois depuis des années, la fillette n’était pas obligée de partager sa chambre avec son frère. Finis les ronflements qui la poussaient à enfouir sa tête sous son oreiller, terminés les pleurs et les cauchemars, les jouets pour enfants et le bazar constant ! Tiphaine allait pouvoir décorer l’es-

pace comme elle l'entendait, ses affaires seraient parfaitement rangées et elle pourrait lire aussi longtemps qu'elle le voudrait le soir !

Et il y avait l'école ! Tiphaine allait rejoindre une nouvelle classe. Il lui tardait déjà de se construire une nouvelle popularité. Dans son ancienne école primaire, payée par son grand-père maternel, malgré ce que sa mère prétendait, Tiphaine n'avait jamais réussi à battre le premier de la classe. Il lui manquait toujours un demi-point en mathématiques. Ici, dans cette nouvelle école, une école de village, elle était certaine de prendre la première place avec facilité. Après tout, elle était la petite-fille de brillants professeurs !

Depuis le couloir, sa mère l'appela :

— Tiphaine ? Tu es couchée ?

Elle sauta sur son lit et rabattit la couette sur elle. Quelques secondes plus tard, sa mère poussa la porte de sa chambre. Ses yeux clairs se posèrent sur elle.

— Tu as froid, maman ? remarqua Tiphaine.

Mathilde frissonnait alors qu'elle portait un large pull et une écharpe en laine.

— Oui, mais c'est normal, la maison n'a pas encore été chauffée avant aujourd'hui. Les radiateurs sont à fond, ça ira mieux dans quelques heures.

— Moi, j'ai pas froid.

— C'est parce que tu es comme ton père, rit Mathilde en observant la pièce des yeux. Tu as bien avancé à ce que je vois, tu vas être la première à terminer de ranger ta chambre.

Tiphaine sourit, satisfaite. Sa mère comprenait son désir d'être la meilleure. Son père, malgré des années à vouloir se démarquer, avait cessé de chercher à être le premier en tout. Lorsqu'il remarquait que Tiphaine se vantait d'être la plus forte, il la reprenait toujours en rappelant que parfois il valait mieux être deuxième, troisième ou même dernier si cela nous permettait d'être plus heureux. Il ne la comprenait pas, pas comme sa mère.

— Tu peux être fière, ma chérie, la félicita Mathilde en se penchant pour lui embrasser le front.

Tiphaine eut un mouvement de recul.

— Tu as les lèvres gelées, maman !

Mathilde porta ses mains à sa bouche et grimaça.

— Oui, c'est vrai. C'est pour ça que j'ai besoin de te faire plein de bisous ! Pour te voler ta chaleur !

Tiphaine évita en riant sa mère qui se jetait sur elle et sortit de sa couette d'un bond avant de foncer dans le couloir. Sa mère la suivit de près, mais Tiphaine savait bien qu'elle faisait semblant de ne pas pouvoir la rattraper, elle n'était pas idiote tout de même ! La course-poursuite s'arrêta devant la chambre parentale, où Simon bordait Nathan au milieu du lit deux places. Tiphaine se retint de lancer un regard moqueur. Nathan se comportait encore comme un bébé alors qu'il était rentré en primaire six mois auparavant. Ce n'était pas sérieux !

— On a un invité ce soir ? s'enquit Mathilde.

— Oui, il fait très froid dans sa chambre encore. Mais c'est juste pour ce soir. N'est-ce pas, monsieur Nathan Hoang ?

Le garçon sourit à sa mère.

— Très bien, abdiqua Mathilde. Tiphaine ? Tu t'es brossé les dents ?

— Trois minutes ! confirma-t-elle. J'ai même retrouvé le fil dentaire dans le carton !

Ses parents hochèrent la tête, impressionnés.

— Alors il est temps d'aller te coucher !

Tiphaine quitta la chambre. À quelques pas de la sienne, elle s'arrêta pour fixer la porte entrouverte de la chambre de Nathan. Il faisait si sombre dans cette pièce, jamais Tiphaine n'avait vu une telle obscurité dans une maison.

C'était donc cela, vivre à la campagne ?

La jeune fille entra dans sa chambre et se glissa sous la couette épaisse. Un frisson la traversa. Elle ne résistait pas autant au froid qu'elle l'aurait voulu. Elle se leva, récupéra le plaid douillet posé sur sa chaise de bureau et s'enroula dedans avant de rentrer de nouveau dans son lit.

Là, elle se sentait bien mieux.

Elle tendit la main vers le câble de la lampe champignon, mais se figea alors que ses doigts frôlaient l'interrupteur en plastique. Elle ne parvenait pas à l'actionner, une peur sournoise prenait possession d'elle. Le noir était si profond ici. Et si quelque chose arrivait... elle ne pourrait pas le voir !

*Je ne suis plus un bébé !*

Ils venaient d'emménager dans une nouvelle maison, c'était normal pour elle d'avoir un peu peur.

Tiphaine laissa la lumière, remonta sa couette jusqu'à son nez et fixa le plafond. Elle y accrocherait bien des autocollants luminescents pour dessiner le système solaire.

Un grincement retentit depuis le garage et Tiphaine frissonna de nouveau.

*C'est juste un bruit de maison, ça fait pareil chez Papi et Mamie !*

Une dizaine de minutes plus tard, elle se leva et avança sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre de ses parents. Elle poussa la porte et découvrit sa mère en train de réviser ses cours de comptabilité, Nathan lové contre elle et son père en train de jouer à un jeu sur son téléphone.

Ils ne dirent rien, Simon se contenta de se décaler sur le côté et la fillette grimpa sur le lit pour s'installer entre son père et son frère.

*Demain, je dormirai dans ma chambre, c'est juste pour ce soir.*

Dimanche 8 janvier

— **E**t voilà ! s'exclama Simon après avoir installé la nouvelle ampoule, sous les yeux bien trop peu impressionnés à son goût de ses enfants.

Couché tôt, les premiers rayons de soleil l'avaient réveillé. Il s'était levé, avait préparé le petit déjeuner de tout le monde, avait tenté d'augmenter la température du chauffage, en vain — c'était à croire que la maison ne souhaitait pas se réchauffer —, et était parti pour le magasin de bricolage afin de faire le plein d'ampoules dès l'ouverture.

À son retour, il avait découvert ses enfants assis sur les tabourets de l'îlot de la cuisine, Nathan la tête rivée dans son bol et Tiphaine concentrée sur le jeu derrière la boîte de céréales.

— Où est votre mère ? leur avait-il demandé.

— Dehors, elle marche dans le jardin, avait répondu Tiphaine avant de décréter que le jeu de lettres était bien trop simple pour elle.

Simon avait donc installé la nouvelle ampoule, tout en donnant un cours sur l'électricité à ses enfants.

— Il faut couper le courant de la zone sur laquelle on veut travailler, leur avait-il expliqué avant d'évoquer prise de terre et matériaux conducteurs.

Faute d'une audience impressionnée et réactive à son exploit de s'être

rappelé seul qu'il avait besoin d'une ampoule à vis et pas à baïonnette, Simon repassa son manteau et sortit retrouver sa femme dans le jardin. Le soleil jouait toujours à cache-cache derrière les nuages, la brume ne se levait pas, et lorsqu'il avança dans l'herbe, Simon sentit la rosée glacée craqueler sous ses chaussures. Un sentiment de bien-être l'envahit. Pas de bruit de route, pas de cris, pas de bus qui roulait trop vite.

Uniquement les sons de la campagne : le vent, les oiseaux.

Un plaid enroulé autour d'elle, Mathilde fixait leur morceau de terrain arboré qui s'étendait vers un pré où paissaient des vaches. Des volutes de vapeur tournoyaient devant sa bouche.

Son nez rougi indiquait qu'elle avait froid, mais elle ne tremblait pas. Probablement plus depuis qu'elle l'avait entendu arriver. Mathilde était comme ça, toujours à agir comme si tout allait bien, même pour quelque chose d'aussi naturel que le froid de l'hiver.

Elle avait noué ses cheveux châtain en un haut chignon d'où s'échappaient plusieurs mèches emmêlées. Il l'aimait encore plus comme ça, à peine réveillée, ni coiffée ni maquillée. Un peu vulnérable.

— Tu repenses à ce type que tu as vu hier, c'est ça ? la questionna-t-il.

— Je ne l'ai pas rêvé, assura-t-elle sans quitter l'extrémité de leur terrain des yeux.

— On est à la campagne, les gens ont leurs habitudes et le terrain a été en vente pendant un petit moment. Si ce type revient, on trouvera de qui il s'agit et on lui demandera de s'abstenir de traverser notre propriété.

Mathilde approuva d'un signe de tête. De la glace commençait à se former sur le haut de ses cils. Simon sourit et l'emmena à l'intérieur.

---

La famille nouvellement installée profita d'une légère hausse de la température en début d'après-midi pour sortir se promener et se présenter aux voisins les plus proches. Ils se rendirent ensuite au village à pied.

Simon eut le droit à plusieurs « Et vous venez d'où ? », question à laquelle il répondit par « Toulouse ». Sa réponse ne satisfaisait généralement pas ses interlocuteurs qui sous-entendaient qu'il venait « d'ailleurs ». Il rajoutait alors qu'il était né à Paris. Mathilde lui enviait sa capacité à main-

tenir un sourire dénué de toute malice lorsqu'il ne rentrait pas dans le jeu des personnes face à lui.

« Non, mais vos parents ? »

« De Paris à la base, mais ils ont déménagé à Toulouse quand j'avais trois ans. »

« Ah... Et ils sont... ? »

« Euh... buralistes ? Toujours ensemble ? »

Alors qu'elle repensait à ces rencontres lors de leur traversée du village, Mathilde s'inquiéta de la réaction des autres enfants en voyant Tiphaine et Nathan. Ils n'avaient pas croisé une seule personne racisée de la journée. Elle espéra que les élèves de l'école seraient plus évolués que nombre de leurs parents. Mais pouvait-elle vraiment les blâmer pour leur étroitesse d'esprit alors qu'ils vivaient de manière aussi isolée ? Elle-même lorsqu'elle avait rencontré Simon pour la première fois avait tenu des propos pour lesquels il lui arrivait encore de vouloir se gifler.

Alors qu'ils approchaient de la crêperie, Nathan huma l'air et tira sur le bras de sa mère.

— Ça sent trop bon ! On peut aller prendre une crêpe ?

— Mais on y était hier !

— Juste une !

Deux heures plus tard, ils rentrèrent chez eux par les petits chemins. Nathan ramassa des glands gelés pour les planter dans le jardin tandis que Tiphaine lui expliquait que ce n'était « absolument pas » la bonne saison pour faire ça. Simon et Mathilde marchaient derrière eux, enlacés.

— Ce n'était pas si terrible, sourit Simon.

— Pas si terrible, ronchonna Mathilde en fronçant le nez.

— Oh, allez ! Tu savais que j'aurais le droit à ce genre de questions, c'est partout pareil, même en ville ! Franchement, je trouve que c'était bien. Personne n'a insisté et personne ne m'a demandé mon passeport.

— Si tu le dis !

Simon arrêta sa femme et lui caressa la joue. Derrière eux, le soleil avait presque terminé sa descente sur l'horizon et transformait le ciel gris en une toile rougeâtre.

— Cesse donc de t'inquiéter pour moi, je t'assure que ça ne me fait rien. Il vaut mieux apprendre à vivre avec que de s'entêter !

Mathilde sourit et observa le ciel quelques instants.

— Tu as raison. Le coucher de soleil est somptueux.

— On n'aurait jamais pu avoir ça en ville !

Ils rejoignirent la maison. Nathan se tourna vers la forêt et fronça les sourcils.

— C'est bizarre, ici, on entend pas les oiseaux comme sur le chemin.

Mathilde tendit l'oreille et dut reconnaître que son fils avait raison.

— Les arbres sont un peu loin, mon chéri. C'est pour ça.

Satisfait de cette réponse, Nathan entra à la suite de son père dans la maison tandis que Tiphaine et Mathilde fixaient l'orée de la forêt.

— On devrait les entendre, pas vrai, maman ?

Mathilde serra sa fille contre elle.

— Ils ne sont peut-être pas là.

— Tu ne dis jamais « peut-être », remarqua la fillette en se détachant. Ou alors, juste quand tu ne sais pas quoi répondre.

Mathilde resta muette de surprise.

À l'intérieur, Simon appuya sur l'interrupteur du salon. Les deux lampes au plafond l'éclairèrent, mais celle dont il avait changé l'ampoule le matin même grilla aussitôt.

— Eh bien...

Tiphaine se débarrassa de son manteau et lança :

— Peut-être que maman devrait changer l'ampoule !

Mathilde éclata de rire tandis que Simon prenait un air faussement vexé.

— Vous me brisez le cœur, mademoiselle Tiphaine !

---

Comme Mathilde l'avait prévu, la chambre de Tiphaine fut la première à être parfaitement rangée, raison pour laquelle elle aidait son fils à trier ses dernières affaires.

— Il fait encore froid, maman ! se plaignit Nathan.

Mathilde se leva et pointa du doigt le thermostat de la pièce.

— Tu vois ce qu'il y a écrit là ? Vingt et un degrés. C'est largement suffisant.

— Mais j'ai froid !

Mathilde se pencha et posa une main sur le front de son fils assis sur son lit.

— Tu n'as pas de fièvre, tu dois juste avoir le froid sur toi depuis qu'on s'est baladés. Ça va passer. Moi non plus, je ne me suis pas encore réchauffée.

Nathan bouda quelques secondes avant d'être distrait par ses figurines de super-héros dans un carton.

— Oh ! Elles étaient là !

Mathilde l'aida à les sortir une par une et à les ranger sur les étagères prévues à cet effet. Nathan affectionnait particulièrement celles de super-héroïnes comme Wonder Woman ou Captain Marvel.

— Faut pas mal les ranger, hein, maman ?

— On dit « il ne faut pas mal les ranger ». Tu as oublié la négation.

— Oh...

Mathilde se pencha et aida son fils à atteindre la dernière étagère.

— Sinon, tu peux aussi dire « il faut bien les ranger ».

— Hmm, je préfère ça ! déclara Nathan en déposant sa figurine.

— Allez, c'est presque fini.

— On peut déballer la chauffette d'abord ? C'est pas long !

Mathilde rit tout bas.

— La chauffeuse, mon chéri, pas la chauffette. Et oui, on peut. Ça ne sera pas long. Fais attention à tes négations.

— Oui, maman, répondit Nathan distraitement en se dirigeant vers le grand carton.

Un cadeau de son grand-père pour pouvoir accueillir des amis ou des cousins à la maison. Recouverte d'une housse à l'effigie de ses héros préférés, elle irait parfaitement sur le mur opposé à son lit. Il lui tardait déjà de pouvoir inviter Mike et Slim !

Simon préparait la tisane du soir pour lui et sa femme ainsi que les deux tasses de chocolat chaud pour les enfants. Un rituel qu'ils avaient depuis plus de deux ans. Mathilde s'occupait de vérifier que tout était en ordre pour bien commencer la semaine, devoirs, linge et paperasse, tandis que lui s'occupait de la partie plus calme et plus agréable du dimanche soir : les boissons chaudes.

Des éclats de rire provenaient de l'autre bout de la maison et il sourit. Il s'approcha de la baie vitrée du salon, une tasse en céramique au-dessus de laquelle s'élevaient de fins tourbillons de vapeur dans la main.

Enfin ! Ils étaient propriétaires. Propriétaires ! Après des années à louer des appartements tous plus petits les uns que les autres, ils vivaient dans une maison. Leur maison ! À la campagne ! Une maison neuve dans laquelle personne n'avait encore jamais habité, dotée d'un grand terrain, d'un bout de forêt et à moins de dix minutes en voiture de l'école des enfants. Simon allait enfin pouvoir travailler dans un bureau qui ne se trouverait pas dans le salon et pourrait même fermer la porte lors de ses réunions tardives pour être tranquille ! Pour beaucoup, une pièce séparée ne constituait pas quelque chose d'étonnant, mais pour lui qui avait dû investir dans plus de cinq casques anti-bruit depuis qu'il était en télétravail, cette pièce s'apparentait au luxe ultime.

Une bouffée de joie et de satisfaction l'envahit. Il porta sa tasse à ses lèvres, se félicita d'avoir fait infuser les herbes à la perfection — sa mère serait fière de lui — et se rapprocha un peu plus de la vitre.

Au loin, quelque chose attira son regard. Une lumière dans la nuit.

Le faisceau d'une lampe torche.

Un aboiement traversa le silence nocturne et Simon repensa aux paroles de sa femme. Elle avait vu un homme et un chien sur leur terrain la veille au soir.

Inquiet qu'on puisse les espionner, il activa la fermeture des volets roulants, sans se douter qu'à une centaine de mètres l'homme au chien les observait bel et bien, une paire de jumelles devant les yeux.

Lundi 9 janvier

**L**es enfants avaient trouvé leur nouvelle classe et Mathilde suivait à présent la directrice de l'école élémentaire dans les couloirs de l'établissement.

Malgré ce qu'elle avait craint lorsque Nathan les avait rejoints dans leur lit la veille au soir au prétexte qu'il faisait encore trop froid et trop sombre dans sa chambre, le lever s'était bien déroulé. Les enfants s'étaient préparés de manière autonome et personne n'avait été en retard. Une rentrée parfaite. Mathilde avait quitté la maison le cœur presque léger.

Tiphaine s'était présentée à sa maîtresse sans l'aide de sa mère. Nathan, lui, avait eu besoin d'un peu plus d'assistance.

La directrice de l'école, Rachel Durant, lui expliquait ses tâches en ponctuant ses paroles de grands gestes de bras qui faisaient tinter les bracelets à breloques autour de ses poignets.

— Vos tâches comprennent donc le nettoyage des couloirs et des salles de classe, des sanitaires ainsi que de la cuisine. Si besoin est, on risque de vous demander d'aider au service du déjeuner et à la surveillance des récréations.

— Cela arrive-t-il souvent ? se renseigna Mathilde qui découvrait cet aspect de son nouveau travail.

— Quand un des parents bénévoles est absent. Pas si souvent que ça. Une à deux fois par semaine au maximum.

Mathilde sentit son ventre se serrer. Il lui tardait tant de finir sa formation à distance pour sortir de ces boulots de nettoyage et de gardiennage. Elle était capable de plus, de bien plus. Si seulement son père avait bien voulu la soutenir lorsque Tiphaine était née comme ceux de Simon l'avaient fait pour leur fils.

— Bien sûr, on vous fournit tout le matériel, continua madame Durant, comme nous en avons discuté lors de votre entretien. Je vais vous montrer la salle de stockage.

Les deux femmes descendirent les vieux escaliers en bois et traversèrent la cour de récréation vide en direction du petit gymnase.

Madame Durant ouvrit un cagibi comprenant plusieurs balais, serpillières, seaux et, en hauteur, des bidons de détergent.

Mathilde se pencha pour analyser ce qui se trouvait en face d'elle.

— Je ne vois pas de gants ni de tenue de protection.

— Pour la cuisine, éluda Durant, vous trouverez tout le matériel à la cantine.

— La cantine ? Je ne pensais pas que j'aurais à préparer à manger.

Durant dodelina sa tête au brushing trop gonflé.

— Oh, mais cela n'arrivera pas souvent !

— Seulement si quelqu'un est absent ? devina Mathilde.

— C'est ça. En moyenne une fois par semaine. Nous nous estimons déjà heureux de pouvoir avoir une école élémentaire. Nous devons nous serrer les coudes.

Mathilde se retint de pousser un long soupir. Sa journée allait être longue.

---

Tout le monde la fixait. Aucun des élèves de sa classe ne parvenait à se concentrer. Ils avaient tous les yeux rivés sur elle.

Tiphaine les ignora. Ce n'était pas la première fois qu'elle attirait les regards. Sa grand-mère lui disait toujours que sa beauté faisait des envieux, mais Tiphaine savait bien qu'elle mentait pour la protéger. Elle n'était plus

une enfant, elle allait avoir onze ans ! Heureusement pour elle, elle pouvait compter sur l'honnêteté de son père.

« Les gens te dévisageront toujours parce que tu es différente. Cependant, “différent” ne veut pas dire “moins bien” ou “meilleur”. Tout le monde est différent. C’est juste que, parfois, certaines personnes pensent qu’ils ne doivent s’entourer que d’autres personnes qui leur ressemblent. Il ne sert à rien de tenter de les faire changer d’avis. C’est triste, mais c’est ainsi, il vaut mieux avancer et les ignorer. Quand tu seras grande, tu verras que les gens feront tout pour se différencier des autres. »

— Qui peut venir écrire le chiffre romain soixante-dix-neuf au tableau ? demanda la maîtresse.

Tiphaine serra ses mains sous la table pour ne pas lever le bras. Passer pour une fayote dès son premier jour n’était pas une bonne idée. Elle avait tout un plan parfaitement conçu pour se démarquer des autres de manière progressive afin de ne pas se les mettre à dos.

L’institutrice, mademoiselle Cahut — et elle insistait sur l’appellation *mademoiselle* — avança entre les rangées de tables, les bras croisés devant elle. Vêtue d’une jupe à motif fleuri et d’un large pull en laine beige, elle rappelait à Tiphaine ces personnages de films historiques.

— Madame ! Peut-être que la nouvelle peut répondre ?

Tiphaine se tourna vers un des garçons du dernier rang. Plus grand que les autres, il avait de toute évidence au moins un an de plus. Avait-il redoublé ? Il avait l’attitude insolente de ceux qui se disaient populaires et Tiphaine hésita à le classer dans la catégorie des élèves avec qui fraterniser ou dans celle qu’il fallait ignorer.

Mademoiselle Cahut fronça les sourcils.

— Peut-être que tu pourrais y aller, toi, Gabriel, plutôt que de pointer du doigt les autres !

— Ça ne me gêne pas, s’entendit prononcer Tiphaine.

Mademoiselle Cahut acquiesça en lui indiquant le tableau du bras.

Tiphaine se leva et monta sur l’estrade. Elle saisit la craie blanche — elle adorait cette sensation sous ses doigts — et traça sans aucune once d’hésitation la réponse demandée. Elle retourna s’asseoir aussitôt, attentive aux réactions des autres élèves de sa classe. Ni impressionnés ni agacés. C’était parfait.

— C'est très bien, Tiphaine, la complimenta mademoiselle Cahut, je constate que notre nouvelle recrue est très studieuse !

Un sourire éphémère éclaira le visage de Tiphaine. Derrière elle, une élève aux couettes brunes lâcha :

— C'est normal, tous les Chinois sont forts avec les chiffres !

L'institutrice plaqua sa main sur la table de la jeune fille, la faisant sursauter, elle et sa voisine de gauche.

— Daphné, il me semble que Tiphaine s'est présentée devant toute la classe. A-t-elle dit qu'elle était chinoise ?

— Non, mademoiselle...

— Alors ?

— Alors quoi ? Ça se voit !

Tiphaine redressa la tête comme sa mère le lui avait appris, puis se retourna en se forçant à sourire.

— Je suis française, spécifia-t-elle, pas chinoise. Quant à mes origines, mes grands-parents paternels sont vietnamiens. Ce n'est pas au même endroit.

Son cœur battait vite et fort. Elle détestait avoir à s'expliquer ainsi, mais elle savait qu'elle devrait le faire toute sa vie. Son père l'avait prévenue.

Mademoiselle Cahut se réinstalla derrière son bureau sans émettre de commentaire et Tiphaine crut s'en être parfaitement sortie, jusqu'à ce que Daphné chuchote à sa voisine de table :

— Sont susceptibles, les Chinois.

---

Un rayon de soleil traversa la vitre du bureau et éclaira le tapis au sol.

Simon marchait en rond durant son appel téléphonique. Bouger l'avait toujours aidé à mieux se concentrer. S'il excellait dans son travail, commercial dans une entreprise qui vendait un logiciel d'animation, qui consistait à passer le plus clair de son temps au téléphone ou en réunion virtuelle derrière un ordinateur, il avait toujours été agité et ne supportait pas de rester immobile plus de quelques minutes. C'était d'ailleurs la raison principale pour laquelle il avait acheté un bureau à hauteur réglable qui lui permettait de travailler aussi bien assis que debout. Il l'appelait « son petit caprice ».

Il plaça ses pieds nus dans le rayon de soleil. Immédiatement, la sensation de chaleur réconfortante remonta dans ses jambes.

Derrière lui, le long du mur, ses cartons attendaient d'être déballés et ses étagères d'être remplies.

— Faisons donc ça, conclut-il en fin d'appel, je vous envoie la version d'essai de la mise à jour. Elle sera valide une semaine. Oui, vous verrez, les développeurs ont fait des merveilles ! Vous allez la recevoir d'ici la fin de l'après-midi. Je vous souhaite une bonne journée. Oui, vous aussi !

Il leva sa main vers son casque et appuya dessus pour terminer l'appel. Puis, il s'assit en tailleur sur le sol, en plein dans le rayon de soleil, et soupira de bien-être.

Aucun bruit de route ou de circulation ne venait le déconcentrer. Pas un seul cri de piétons, de voisins ni le moindre éclat de musique.

Le silence.

*C'en est presque effrayant*, songea-t-il avant de rire tout bas.

Au loin, l'écho d'un coup de feu le ramena à la réalité. Un chasseur.

Une sonnerie dans son casque lui signala un appel entrant.

— Simon Hoang ? décrocha-t-il.

— *Bonjour, monsieur Hoang, c'est Frédéric Franpanier !*

Le commercial de l'entreprise de construction de la maison. Pourquoi l'appelait-il ?

— Bonjour, monsieur Franpanier. Comment allez-vous ?

— *Eh bien, ma foi, fort bien ! Je n'ai pas à me plaindre ! J'appelais pour savoir comment l'installation s'était passée ?*

Le rayon de soleil faiblissait. Simon se leva et retourna derrière son ordinateur où il envoya l'e-mail promis à son client.

— Très bien, lui assura-t-il, à moitié concentré. Ma femme avait tout prévu et les déménageurs n'ont rien abîmé.

— *Les enfants aiment la maison ?*

— Oui, mais ils n'ont pas encore l'habitude de dormir seuls.

— *Ah oui, c'est sûr que c'est du changement !*

Simon devrait-il lui parler des deux ampoules qui avaient grillé ? Mathilde aurait aimé qu'il le fasse, mais ce genre de détail était commun, et Simon devait écouter cet appel, il avait une réunion dans quelques minutes. Une question, cependant, le taraudait.

— Vous appelez tous vos clients après leur installation ?

Un ange passa.

— *Pour être honnête, non, dut admettre le commercial. Mais comme les travaux ont pris du retard, je... je me sens concerné. Vous m'avez l'air d'une belle petite famille, je suis désolé que vous ayez eu à attendre comme ça.*

— Les problèmes de personnel, on connaît tous.

Franpanier avait contacté Simon à plusieurs reprises pour leur signaler les divers retards. À chaque fois, il avait invoqué les abandons de poste et la « difficulté de recruter des gens sérieux de nos jours ». Une modeste remise sur le prix de la dernière échéance avait été faite.

— *Oui, enfin, ce cas de figure là, je l'avais encore jamais eu quand même !* s'exclama Franpanier. *Mais je suis content que...*

— Comment ça ?

— *Ah... Vous ne savez pas ?*

— Savoir quoi ? s'inquiéta soudain Simon.

— *Oh, non, rien, c'est pas une jolie histoire, vous savez. Vous venez d'emménager, je veux pas vous déprimer. Voilà... hum. Je suis vraiment rassu... euh, heureux, oui, heureux que tout se passe bien pour vous ! Je vous souhaite une belle journée !*

Sa curiosité piquée, Simon tenta d'en savoir plus à propos de ce cas de figure si spécial, mais Franpanier avait déjà raccroché.

La sonnerie de fin des cours résonna dans tout l'établissement, libérant les élèves de toutes les classes. Une nuée d'enfants envahit la cour, vestes et manteaux à moitié enfilés, cartables pendants sur une seule épaule, trop heureux de pouvoir enfin rentrer chez eux. Les rires et les cris emplirent de nouveau l'air alors que, derrière le portail gris, les parents ponctuels cherchaient leur progéniture des yeux soit en lui faisant signe de se dépêcher, soit en discutant avec leurs voisins.

Parmi ces élèves, deux se retrouvèrent sous le grand arbre près de la cantine et attendirent.

Tiphaine baissa les yeux vers son petit frère.

— Comment c'était, ta journée ? se renseigna-t-elle en espérant qu'il ne lui demande pas la même chose en retour.

Nathan haussa les épaules.

Leur mère avançait vers eux. Tiphaine ne l'avouerait pas à haute voix au risque de la blesser, mais elle avait redouté de la croiser dans les couloirs. Elle attirait déjà la curiosité des autres élèves, elle ne pouvait pas se rajouter l'étiquette « fille de la femme de ménage » en supplément.

Mathilde arriva devant ses enfants au moment même où la maîtresse de Nathan, Corinne Delpays, s'approchait d'eux.

— Ah, les Huang !

Tiphaine vit sa mère poser un sourire forcé sur son visage.

— Hoang, corrigea-t-elle avec douceur, avec un « o ».

L'institutrice trentenaire rougit d'embarras et agita les bras devant elle en signe d'excuse.

— Oui, bien sûr, les Hoang ! Pardon ! Je connais déjà Nathan, mais je n'ai pas eu le plaisir de rencontrer sa grande sœur.

La femme aux cheveux courts fixa la préadolescente avec insistance, cependant Tiphaine ne comprenait pas ce qu'elle lui voulait.

Constatant son trouble, Mathilde formula :

— Tiphaine.

— Ah, quel joli prénom ! Je ne crois pas qu'il y ait une autre Tiphaine à l'école ! Ta journée s'est bien passée ?

La jeune fille acquiesça.

— Parfait, parfait !

— Et toi, Nathan ? demanda Mathilde.

— C'était OK...

Devant le ton plat de son fils, Mathilde s'inquiéta. L'institutrice lui fit un signe de tête et elles s'éloignèrent de quelques mètres.

Tiphaine tendit l'oreille.

— Il y a un problème ? s'enquit sa mère.

— Non, non. Aucun problème, le rasséra Corinne. Nathan était juste très fatigué aujourd'hui, mais c'est complètement normal avec un déménagement. En plus, nouvelle maison, nouvelle école... C'est du changement ! J'ai vu votre regard inquiet, je vous rassure, tout va bien se passer. J'ai déjà eu des élèves qui sont arrivés en classe en milieu d'année. C'est impressionnant pour eux, mais ça se passe toujours bien. On a une sortie scolaire organisée le mois prochain dans un refuge pour animaux, une ferme éducative, Nathan va adorer !

Tiphaine vit la posture de sa mère changer. Ses épaules se détendirent et elle se redressa.

— Merci, vous me rassurez beaucoup !

Madame Delpays sourit.

— Vu qu'on travaille toutes les deux ici, je vous propose qu'on se tutoie. Qu'en dites-vous ?

— Oui, bien sûr ! Merci ! Je n'ai pas osé demander aux autres professeurs.

— Petit conseil, attends qu'ils t'en parlent, ils sont un peu vieux jeu ici.

Je ne sais pas si tu as vu, mais nous sommes les deux plus jeunes.

— Je n'avais pas fait attention. Merci.

Tiphaine chercha du regard le reste des enseignants et constata très vite que madame Delpays disait vrai.

Mathilde revint vers eux alors que l'institutrice s'éloignait saluer d'autres parents.

— On dirait que tu t'es fait une amie, maman, fit remarquer Tiphaine.

Mathilde sourit.

— Il semblerait, oui.

Mercredi 18 janvier

**A**près avoir terminé d'aider Nathan avec ses devoirs — Tiphaine ne requérait son assistance que lorsqu'elle avait besoin de réviser des dates historiques —, Mathilde hésitait à céder à la requête de son fils.

— Très bien, on va à la crêperie, décréta-t-elle après un instant de délibération.

— Super ! s'exclama Nathan en s'élançant vers le portemanteau.

— À une condition ! spécifia Mathilde.

Nathan s'arrêta, le bras tendu vers son manteau.

— Que tu dormes dans ta chambre ce soir, termina-t-elle.

Nathan hésita. Dormir seul dans sa chambre l'effrayait, mais l'idée de manger une crêpe de chez Tatiana et Ludo le séduisait beaucoup plus !

— Je peux essayer.

— Pas essayer, réussir. Alors ?

Nathan grimâça et pesa le pour et le contre.

Il aimait sa chambre, il adorait y jouer... en journée. Dès que le soleil se couchait, il emportait avec lui toute la joie et l'excitation du garçon. Nathan s'y sentait alors à l'étroit, mal, vide... Il avait à la fois faim et envie de

vomir. Tiphaine racontait qu'il ne s'agissait là que de la peur de dormir seul pour la première fois, mais Nathan n'en était pas aussi sûr. Il avait déjà dormi seul chez ses grands-parents et n'avait pas eu aussi peur.

Cependant, Nathan connaissait bien sa mère ; s'il ne cédait pas, il ne mangerait plus à la crêperie et c'était là son endroit préféré au village. Ils avaient même des jeux de société !

Alors, Nathan abdiqua.

— Très bien.

Après tout, sa mère n'avait rien dit sur le fait de ne pas retourner dans le lit de ses parents le lendemain soir.

---

Tiphaine fouillait dans les boîtes de jeux de société posées sur les étagères, tandis que Nathan terminait sa crêpe en prenant tout son temps.

— C'est trop trop bon ! Faut profiter jusqu'au bout !

Enfin, le garçonnet eut fini et s'essuya la bouche avec sa serviette, y laissant de grosses marques chocolatées.

— Tu devrais aller aider ta sœur à choisir un jeu, l'encouragea Mathilde qui n'avait commandé qu'un thé.

Nathan se leva et rejoignit sa sœur sans se départir de son sourire.

Mathilde porta sa large tasse à ses lèvres et huma le parfum fleuri de son thé. Elle aussi aimait particulièrement cet endroit. Peut-être parce qu'il s'agissait du premier restaurant dans lequel ils s'étaient rendus, ou peut-être pour l'ambiance accueillante et sans fioritures qui y régnait. Certains des clients venaient pour boire un cidre ou une bière et discuter, d'autres pour jouer aux jeux gentiment proposés par les patrons. Parmi cette seconde catégorie, un groupe d'adolescents semblait se retrouver là toutes les semaines. D'autres encore, comme elle, satisfaisaient le côté gourmand de leurs enfants.

Mathilde repensa à Simon qui avait prévu de les rejoindre à pied après sa journée de travail, puis réalisa qu'il devait déjà être en chemin. Il avait insisté pour qu'elle prenne la voiture avec les enfants.

*Il faut vraiment qu'on range ce garage pour pouvoir l'y garer, si on continue à procrastiner on va se garer dans l'allée jusqu'à juin !*

Son travail à l'école n'était pas aussi pénible qu'elle l'avait imaginé, bien qu'elle ait eu à pousser la directrice à acheter du matériel adéquat. Elle travaillait vite et efficacement, ce qui lui laissait beaucoup de temps libre pour réviser ses cours.

Dans son sac, elle avait pris un de ses carnets de comptabilité avancée, mais renonça à le sortir. Elle ferma les yeux et profita du léger brouhaha de la crêperie pour se laisser bercer. Elle visualisa sa maison, le jardin qu'il lui tardait de travailler et le plan qu'elle avait réalisé d'un massif de fleurs mellifères. Puis, venant de nulle part, la vision de l'homme au chien lui revint, claire comme s'il se trouvait devant elle. Elle l'avait aperçu deux autres fois depuis la première nuit.

Elle rouvrit grand les yeux.

Face à elle, Tatiana, la serveuse et maîtresse des lieux, l'observait le regard soucieux.

— Est-ce que ça va ? Vous avez mal quelque part ?

Mathilde repoussa complètement la vision de l'homme au chien et se redressa. Elle chercha les enfants du regard. Ils hésitaient encore entre deux jeux. Tiphaine soutenait que le premier serait trop long à mettre en place et qu'il valait mieux choisir le second et jouer deux ou trois parties. Nathan préférait la boîte plus colorée du premier.

— Ça va, ça va, assura Mathilde alors que Tatiana s'asseyait à côté d'elle en faisant passer son torchon sur son épaule.

— Désolée de dire ça, mais ça n'avait pas l'air.

Mathilde vérifia que les enfants étaient bien hors de portée de voix et se tourna vers l'autre femme.

— Il y a un homme qui passe sur notre terrain la nuit. Un homme avec un chien.

— Ça doit être Armand. Il se balade pas mal de nuit. Les vieux, ils dorment mal avec l'âge. Il n'y a pas à vous inquiéter !

— Armand ? Je ne le connais pas et je pensais avoir rencontré tous nos voisins.

— Oh, ce n'est pas un de vos voisins les plus proches, il vit derrière la ferme des Cassins. Vous voyez où elle est ?

Mathilde réfléchit et revit le plan du village et de ses environs.

— Ceux qui ont le pré avec les vaches ?

— Ceux-là mêmes.

— Je ne savais pas que quelqu'un habitait derrière chez eux.

— Disons que se rendre à la maison d'Armand, c'est pas super évident si on ne sait pas où il faut aller. Il faut prendre la route communale qui s'enfonce dans la forêt, c'est là qu'il y a le petit chemin pour aller chez lui. Sa maison est cachée par les arbres, mais il a un magnifique pigeonnier sur son terrain, vraiment très beau, bordé de... hum... d'hortensias.

Mathilde se moquait bien de savoir quelles plantes il faisait pousser chez lui !

— Oui, mais tout de même, il se baladait très près de la maison. S'il s'était présenté, ça ne m'aurait peut-être pas inquiétée, mais...

Tatiana secoua doucement la tête.

— Je comprends tellement ! La première fois qu'on le voit, il peut foutre la frousse. Grand, large comme un frigo, une grosse barbe et ses yeux bleu pâle enfoncés... Mais c'est un agneau. Enfin... je devrais pas dire ça sachant que c'est un chasseur, mais...

— Un chasseur ? la coupa Mathilde.

La mère de famille se tendit. Un chasseur sur son terrain ? De nuit ? Avec tous les faits divers qu'on pouvait lire dans le journal ?

— Oh, je vois à votre tête que vous n'aimez pas trop ça, remarqua Tatiana.

Elle se rapprocha et reprit en chuchotant :

— Un petit conseil, ici, c'est un petit village, une petite communauté, des chasseurs, il y en a. C'est comme ça à la campagne. Si vous avez des idées bien arrêtées sur la chasse, gardez-les pour vous, c'est un conseil sincère !

Mathilde acquiesça. Elle avait mieux à faire que de se mettre les habitants du coin à dos, même si elle avait effectivement un avis bien arrêté sur la chasse. Quelle barbarie !

— Et il chasse la nuit ? interrogea-t-elle la serveuse.

— Non ! Grands dieux, non ! Ça serait terriblement dangereux ! C'est juste un monsieur qui vit tout seul et qui dort pas beaucoup. À mon avis, il savait pas que vous vous étiez installés, c'est pour ça qu'il a traversé votre terrain. Maintenant qu'il sait que vous êtes là, il ne le refera pas. Mais si jamais, vous me le dites et j'irai lui tirer les oreilles.

Mathilde se força à sourire. Cet Armand savait très bien qu'ils avaient emménagé, il n'avait pas pu manquer les lumières aux fenêtres.

Le soleil n'allait pas tarder à se coucher, sa luminosité baissait, et Simon n'était pas encore arrivé au village. Il avait terminé plus tard que prévu, mais ne voulait pas rater une partie de jeux avec les enfants. Entre l'organisation de son bureau et les réunions de dernière minute ponctuées d'appels de clients inquiets sur la date de sortie du nouveau logiciel, il avait besoin de se détendre.

Plusieurs coups de Klaxon résonnèrent derrière lui et il se serra un peu plus sur le côté pour laisser passer la voiture qui l'illuminait de ses feux.

Cependant, loin de le dépasser et de filer sur la route, le véhicule ralentit à son niveau et la vitre côté passager se baissa.

— Hé ! M'sieur Hoang ! Je peux vous déposer ?

Simon se courba en deux pour identifier son interlocuteur. Henri Meunier, son plus proche voisin. Le quadragénaire vivait avec son compagnon Denis. À l'arrière de la voiture, un enfant d'environ quatre ans somnolait en regardant par la fenêtre.

— C'est le petit de ma sœur. C'est moi qui l'emmène à sa leçon de piano le mercredi. On a un super prof au village. Un ancien du conservatoire. Je sais pas ce que ça veut dire, mais ma sœur, ça la fait rêver !

Simon ne refusa pas une telle proposition et s'engouffra dans la voiture en expliquant qu'il se rendait à la crêperie.

— Pas de problème, assura Henri de sa voix grave, on passe devant !

— C'est très gentil de votre part, reconnut-il en appréciant le chauffage dans la voiture. J'ai cru que mes orteils allaient geler !

— Ah oui, elles sont bien jolies vos chaussures, mais elles sont pas faites pour marcher dans l'herbe en hiver.

Simon baissa les yeux sur ses pieds. Son voisin avait raison, il était sorti précipitamment sans faire attention à quelle paire il enfilait. Un homme de la ville et pas de la campagne.

— Je ferai plus attention à l'avenir.

Henri accéléra et Simon sentit son dos se coller au siège de la voiture. L'homme semblait bien connaître la route, mais 100 km/h était une vitesse un peu excessive pour un chemin aussi sinueux.